

NATHALIE HEINICH, *UNE HISTOIRE DE FRANCE. RÉCIT*, BRUXELLES,  
LES IMPRESSIONS NOUVELLES, 2018

Jean-Marc Durand-Gasselin

Presses Universitaires de France | « Cités »

2019/3 N° 79 | pages 165 à 168

ISSN 1299-5495

ISBN 9782130821144

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/vue-cites-2019-3-page-165.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Nathalie Heinich, *Une histoire de France. Récit*, Bruxelles,  
Les Impressions Nouvelles, 2018

Ce court livre s'inscrit dans un mouvement actuel en sciences sociales de mise en récit de la trajectoire sociologique et historique d'une vie singulière, mouvement qui vise à exploiter l'effet d'incarnation des causalités sociales contre une présentation exclusivement statistique et générale de ces mêmes causalités<sup>1</sup>. Il s'inscrit aussi, quoique de manière discrète, dans la prolongation de la théorisation récente de l'auteur sur les valeurs et, plus explicitement, sur ce qui fait l'identité. Nous suivons en effet deux généalogies familiales depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des arrière-arrière-grands-parents de l'auteur jusqu'à ses parents, en suivant successivement la lignée paternelle puis la lignée maternelle, avec la trajec-

toire de deux communautés, celle de juifs exilés de Kiev, et celle de protestants exilés d'Alsace. L'enjeu étant, en montrant les liens de deux histoires familiales parallèles avec l'Histoire, de pointer la consistance de ce que signifie devenir, être et rester français ou de dire « notre pays » ou « la France », et cela par la variété des trajectoires sociales singulières et grâce à l'effet de réel de la narration renforcé par les photographies et les documents administratifs qui émaillent le récit<sup>2</sup>.

L'enquête, très rythmée, se lit d'une traite, « comme un roman d'aventure », la sobriété descriptive du style n'interdisant ni l'émotion, très réelle, ni l'humour sur le jeu des

1. Cf. par exemple récemment *Laëtitia ou la fin des hommes*, Paris, Seuil, 1996, d'Ivan Jablonka, et son succès.

2. On pourrait presque penser que l'on a ici, pour l'auteur, dissidente critique de la sociologie de Bourdieu, un équivalent de *l'Esquisse pour une auto-analyse*, les questions du statut et de l'habitus de classe étant ici relativisées, mais les différences de projet sont trop manifestes.

possibles dans le destin social, ni la dimension d'analyse sociologique, qui se fait ici presque d'elle-même, entre les lignes, par le jeu de contrastes entre les générations et entre les deux histoires familiales. Avec ses parallèles : la succession des générations des mariages arrangés pour des raisons sociales et religieuses et celles des mariages d'amour et des divorces ; la réduction du nombre des naissances ; la déliquescence de la pratique religieuse jusqu'à la rupture avec la tradition. Mais aussi ses différences : dans les raisons de l'exil ; dans l'adversité liée à l'antisémitisme ; dans les trajectoires socio-professionnelles inégalement perméables aux aléas de la vie économique.

La cause occasionnelle de l'enquête est la perte d'une photographie prise au début du XX<sup>e</sup> siècle. Une photographie des arrière-arrière-grands-parents paternels de l'auteur, Jacob et Batsheva Benyoumoff avec leurs neuf fils, leur fille et l'épouse du fils aîné, prise dans un studio à Marseille et contenant donc un instantané de l'histoire familiale. Cette perte, signifiée par le cadre blanc du prologue, lance une recherche qui s'étire de la naissance de Jacob en 1852 à Kiev jusqu'en France au début du XXI<sup>e</sup> siècle.

La fusion de la petite histoire avec la grande commence par la fuite

devant les pogroms d'Europe centrale, à Oran d'abord, en 1889, puis à Marseille, en 1894, pour espérer devenir français. Deux fils donneront leur vie pendant la Grande Guerre : nés en Algérie, ils étaient mobilisables. Mais s'intégrer signifie aussi le contrôle des naissances : la génération des enfants de Jacob et Batsheva n'auront pas plus de trois enfants, et surtout des filles, le nom de Benyoumoff s'éteignant quasiment par cette double cause. Ou encore se lancer dans la confection et le commerce de la casquette, « très en vogue à Marseille à l'époque », avec l'aide des aînés. Avec le succès vient l'aisance et l'accession au statut « d'entrepreneur aisé ».

De ce premier cycle de l'intégration on passe à la génération suivante, celle de l'aîné de Jacob et Batsheva : Bentzi. Ce dernier se marie à Jeanne Polsky en 1902, quitte le foyer familial, fabrique et vend des casquettes pour son compte avec son beau-frère. L'entreprise prospère à son tour, emploie, au moment du Front populaire, deux cents ouvriers et exporte en Afrique du Nord, en Indochine et à Madagascar. Bentzi, riche chef d'entreprise paternaliste, est « traumatisé » par les grèves et se retire momentanément des affaires pour ouvrir un nouveau commerce de chemises du nom de Rudyl. Trop

vieux pour la mobilisation du début de la guerre, ou pour les premières lois antisémites qui remettent en cause les naturalisations acquises depuis 1927, il est, pourtant, comme ses frères et sœurs, dont beaucoup sont aussi dans la confection, spolié de son commerce en même temps que cent cinquante autre entreprises juives « aryanisées » à Marseille. Puis, après le spoliage, c'est la rafle : le 22 janvier 1943 à minuit, Jeanne et Bentzi, alors âgés de soixante-trois et soixante-cinq ans, sont arrêtés à leur domicile. Le récit poignant, par la bonne, dans une lettre, de l'arrestation (p. 65-68) laisse imaginer l'issue : Jeanne, diabétique, meurt avant même le camp de transit de Royallieu-Compiègne ; Bentzi à Sobibor – information que l'auteur n'obtiendra que soixante ans après les faits grâce au travail de Serge Klarsfeld.

Nous suivons alors le destin social de Stacia, leur fille aînée née en 1905, la grand-mère de l'auteur. Jugé comme prétendant recevable par Bentzi, Lazare Heinich, juif d'origine roumaine, obtient la main de ce beau parti. Si Lazare avait, pour faire sa demande, loué par ruse toute une panoplie de gentilhomme, Bentzi lui confiera néanmoins en 1936 la direction de ses affaires, et fera ainsi sa fortune. De ce mariage arrangé et maussade,

naissent deux enfants, Lionel, le père de l'auteur, et Claudie. En 1943 ils se cachent dans une ferme des environs de Marseille. Une imprudence de Stacia les fait découvrir : Lazare échange son salut contre de l'argent à des miliciens pendant que les deux enfants ont fui dans la forêt voisine. Puis c'est Monaco, puis Saint-André-des-Alpes, le village de Germaine, la nounou, puis Saint-Agrève en Ardèche, avant la Libération et le retour à Marseille, la joie d'avoir survécu se mêlant aux affres concernant les disparus, dont on ignore encore le sort, sauf pour Jeanne, et qu'entoure un strident silence juridique et administratif.

Après une jeunesse assez dorée, Lionel reprend avec Lazare l'usine de Bentzi. La casquette étant passée de mode, il se reconvertit dans la confection de vêtements pour enfants, mais la guerre d'Algérie ruine les débouchés à l'exportation, il reprend Rudyl, qu'il revend en 1966, pour renouer avec une vocation de journaliste contrariée. Le capital amassé par trois générations finit par fondre, tout comme les pratiques religieuses : Jacob et Bentzi étaient encore des familiers et des soutiens généreux de la synagogue, Lazare déjà presque plus, Lionel refusera de faire circoncire son fils. Certaines des singularités

de juif exilé, fervent et entreprenant, semblent ainsi s'effacer presque d'elles-mêmes, par un mouvement dans lequel fusionnent l'inertie du mouvement d'intégration et la force historique des événements.

C'est le moment d'une autre généalogie, parallèle, instructive aussi quoique moins haletante, celle de la mère de l'auteur, Geneviève Creuzet, épouse de Lionel, venue d'un tout autre horizon social et culturel, celui d'une petite bourgeoisie autrefois plus moyenne au protestantisme encore bien vivace, mais pas assez pour empêcher le mariage avec un juif. On remonte cette fois-ci les générations en privilégiant la lignée des femmes, les maris ayant été pour des raisons différentes, économiques ou de santé, défailants : Madeleine Creuzet, la grand-mère, l'équivalent de Stacia ; Henriette, l'arrière-grand-mère, l'équivalent de Jeanne, de la génération de l'exil d'Alsace en même temps que 130 000 Alsaciens et Lorrains qui choisirent, après la

défaite de Sedan, le déracinement pour rester français ; Madeleine Bolgert enfin, l'équivalent de Batshva, issue d'une fratrie de huit enfants. Dominent ici des existences de femmes rendues ternes par le mariage arrangé et, aussi, un destin économique plus linéaire.

Le mariage des deux lignées dans l'alliance de Lionel Heinich et de Geneviève Creuzet est présenté ici comme un pari et un nouveau départ : mariage mixte et d'amour décevant les attentes communautaires de chaque famille, mariage de rupture avec la tradition, effectué seulement à la mairie et donc réduit à son strict minimum. Et dont les deux enfants, Axel et Nathalie, l'un en se convertissant au judaïsme pour se marier religieusement avec une fille de rabbin alors que son père avait refusé sa circoncision, et l'autre, en devenant sociologue prolifique, prolongent à leur manière les héritages variés du père et de la mère et illustrent la dimension labile et plurielle de l'origine et donc de l'identité.

*Jean-Marc Durand-Gasselin*